

C

Origine des éléments constitutifs de l'Islâm.
Sources et racines arabiques et orientales

I. L'Islâm primitif ou l'orientalisme rénové

Nous avons vu, dans les pages qui précèdent, les sources directes qui, pour les Musulmans, sont les fondements des dogmes, du culte et du rituel islamiques. Ces sources immédiates, qui sont le Coran, la Tradition du Prophète (*Sunna* et *Hadith*) et la Jurisprudence ou science de la Loi islamique, émanent presque exclusivement de Mahomet.

Pour la science historique, habituée à rechercher, dans le passé, les causes et les origines des faits et des idées, les éléments constitutifs de l'Islâm, c'est-à-dire les dogmes et les cultes islamiques, ont, nous l'avons vu, leurs racines et leurs origines lointaines dans le fonds antéislamique du vieux passé arabe et oriental. Dans l'exposé qui suit, où nous n'aurons pas à apprécier le caractère révélé des éléments constitutifs de l'Islâm, le fait que certains de ces éléments soient antérieurs à l'apparition de Mahomet ne s'opposerait nullement, on le verra, à la croyance en leur origine divine. Il confirmerait plutôt leur caractère éternel.

1. L'Islâm, religion synthétique

Nous ne chercherons pas, dans les pages de ce chapitre, à établir la filiation directe qui rattacherait les éléments constitutifs de l'Islâm à l'une ou à l'autre des religions antérieures. Bien que, pour un grand nombre de ces éléments, cette filiation soit plus ou moins certaine, et tout en la signalant à titre purement documentaire, notre exposé a uniquement pour objet de montrer que l'Islâm, abstraction faite de son caractère de religion révélée, est une synthèse politico-religieuse dont les éléments constitutifs existaient, en Orient, avant l'apparition du Prophète.

De nombreux auteurs ont cherché à savoir comment Mahomet a pu acquérir la connaissance de diverses conceptions religieuses d'origine non arabe, dont des traces visibles apparaissent dans son enseignement. Pour notre étude, il nous suffira tout simplement de constater que ces conceptions préexistaient à l'avènement du Prophète, et qu'à l'exemple de toutes les idées, qui ne connaissent ni frontières ni obstacles, elles s'infiltrèrent dans les milieux les plus fermés. « De même que des doctrines scientifiques, philosophiques ou politiques pénètrent dans les masses sans qu'on puisse déceler leur origine, mais sont reconnues pour une tendance anonyme de la pensée générale », ¹ de même les idées religieuses, chrétiennes, judaïques,

¹ T. Andrae, *op. cit.*, p. 110.

mazdéennes, etc., avaient, bien avant Mahomet, pénétré en Arabie, où elles avaient leurs adeptes et leurs missionnaires.

Nous avons vu que le Christianisme procède du Judaïsme. En ce qui concerne l'Islâm, surgi, au VII^e siècle, dans la région du Hidjâz, cette nouvelle religion sémito-orientale, étroitement apparentée au Judaïsme et au Christianisme, n'est pas, elle aussi, une création *ex nihilo*. Comme toutes les formations historiques, elle est une religion synthétique, sortie, par un développement naturel et progressif, de l'histoire du Proche-Orient. «Lorsque, partant de l'Islâm, nous remontons de proche en proche à ses origines, nous le voyons invariablement jaillir en rejet, . . . sur le vieux tronc oriental.»²

Presque tous les éléments constitutifs de l'Islâm, on l'a vu, préexistaient à son apparition. L'unité de Dieu, les prophètes, les anges et les démons, le jugement dernier, la vie future, l'enfer et le paradis, l'immortalité de l'âme, la prédestination, les prières, le jeûne, le pèlerinage de La Mecque, l'aumône, les devoirs rituels, les interdictions alimentaires, la circoncision, la purification, la vie familiale, le caractère théocratique de la société et de l'Etat, la civilisation et les institutions arabo-islamiques, etc., sont des notions et des pratiques qui appartiennent au fonds antéislamique oriental. Ce fonds est constitué par l'influence des religions juïque et chrétienne et par d'anciennes croyances et pratiques arabes et orientales, transformées ou spiritualisées par Mahomet.

Le fait que la plus grande partie des éléments qui constituent l'Islâm aient des origines antérieures n'est pas pour amoindrir l'importance de cette grande religion, ni pour contester son caractère de religion révélée. Au contraire, si des dogmes et des devoirs recommandés par la religion islamique étaient déjà connus avant son apparition, ce fait constitue, on le répète, une preuve évidente de leur caractère éternel.

En parlant du déluge sumérien (I, p. 192), qui, antérieur à la rédaction de la Bible, offre une grande similitude avec le Déluge mentionné dans la Genèse, nous avons fait observer que les écrivains bibliques auraient remanié les mythes babyloniens, hérités des Sumériens, en les subordonnant à leur propre notion spiritualiste de l'action divine, dans un but d'instruction morale et religieuse.

«Que la Genèse soit l'expression hébraïque de traditions conservées en Mésopotamie, on ne voit pas en quoi cela paraîtrait à son désavantage. Si les faits sont vrais, pourquoi n'auraient-ils pas été connus avant que les descendants d'Abraham eussent l'idée d'en fixer le récit . . . La Bible a, sans aucun doute, recueilli des éléments antérieurs à l'arrivée des Sémites en Mésopotamie. De même que la loi et la coutume que suivent Abraham

² E. F. Gautier, *op. cit.*, p. 94.

et les hommes des temps patriarcaux, sœurs des lois et coutumes codifiées par Hammourabi, portent l'empreinte de Sumer, de même les traditions religieuses sont fortement marquées de données présémitiques.»³

On pourrait en dire autant des traditions, coutumes, faits et idées préislamiques rapportés dans le Coran.

D'ailleurs, Mahomet lui-même proclame qu'il n'est qu'une pierre dans l'édifice bâti par les prophètes des temps antérieurs. Comme Moïse, qui s'est réclamé d'Abraham, et comme Jésus, qui entendait réformer la Loi mosaïque, le Prophète arabe a plus d'une fois déclaré que «rien ne lui est dit qui n'ait été dit aux Prophètes qui l'ont précédé», et qu'il était venu pour restaurer la religion que Dieu avait établie «pour Noé, pour Abraham, pour Moïse et pour Jésus» (Coran 41, 43 et 42, 11).

La grande nouveauté de l'Islâm réside en la personne de son fondateur et en l'affirmation sincère de sa mission prophétique. C'est surtout sa prodigieuse personnalité et, pour les Croyants, le caractère inspiré de sa mission, qui dominent l'Islâm et sont à la base de sa formation et de son succès. «Une nouvelle formule religieuse comme l'Islâm n'est pas seulement un assemblage de doctrines ou un système de rites. C'est, vu en profondeur, une forme d'énergie spirituelle, une semence de vie. . . C'est déjà (pour Mahomet) une originalité d'avoir condensé toutes les possibilités spirituelles de son temps en une synthèse vivante et susceptible de développement.»⁴

2. *L'Islâm, aboutissement d'une longue évolution historique*

L'Islâm, qui «a profondément transformé les idées politiques, religieuses, philosophiques et morales» (Montet) du monde oriental au VII^e siècle, était, en réalité, l'aboutissement naturel d'une longue évolution historique, qui s'est cristallisée, à cette époque, grâce à un concours de circonstances favorables, dont la plus importante est la personnalité de Mahomet.

En Arabie, au moment de l'apparition de ce dernier, la société arabe, au point de vue religieux et moral, était mûre pour recevoir un grand réformateur. Les «croyances fétichistes ou polythéistes . . . étaient en pleine décadence. La vieille religion, ébranlée par les doutes des croyants et l'indifférence des Arabes, ne se tenait encore debout que par la force de la coutume . . . Mais, dès le VI^e siècle, les esprits religieux, et plus tard les croyants, qu'on appela du nom de *Hanif*, . . . avaient un vague pressentiment d'un principe divin, supérieur à toutes les divinités, principe qui devait s'exprimer par le mot même s'appliquant à tous les dieux, *Ilahou*,

³ Daniel Rops, *Histoire Sainte. Le peuple de la Bible*, p. 83, 84.

⁴ T. Andrae, *op. cit.*, p. 8 et 9.

d'où, avec l'article arabe, est dérivé le nom d'Allah, le Dieu par excellence, avant de devenir le Dieu unique.»⁵

De même qu'en Arabie, et quoique pour des raisons différentes, en Syrie, Mésopotamie, Egypte, Perse, etc., la prodigieuse expansion de l'Islâm, au VII^e siècle, tient surtout au fait que cette religion «vint à son heure, dans un monde qui l'attendait, chez des peuples dont il traduisait exactement les besoins religieux, les aspirations sociales et les ambitions politiques. Dans tous les domaines, l'Islâm, en effet, . . . ne fit que réaliser les tendances existantes et achever au grand jour une évolution obscure commencée depuis plusieurs siècles.»⁶

Sous les successeurs d'Alexandre le Grand, le nationalisme oriental, dressé en face de l'étranger, était représenté par la réaction politico-religieuse des Juifs, qui avaient réussi à reconstituer, sous les derniers Séleucides (147 av. J.-C.), un Etat théocratique ou sacerdotal, vers lequel convergeaient les sympathies et les vœux du monde oriental (II, p. 406). En abattant l'Etat juif et en détruisant Jérusalem en 70 ap. J.-C. (III, p. 109—110), les Romains avaient supprimé ce représentant irréductible de la réaction orientale et mis fin à la propagation de la religion judaïque en Orient. Mais les Juifs, dispersés dans l'Empire, continuèrent à y attiser les émeutes et les révoltes.

En outre, sous la domination gréco-romaine, l'Orient, pendant un millénaire environ, s'était vu imposer des constitutions politiques, des conceptions religieuses et sociales et une vie culturelle, qui étaient étrangères à sa mentalité et à son caractère propres. Produits exotiques, l'hellénisme et le romanisme avaient, on l'a vu, superficiellement recouvert la société orientale. La civilisation gréco-romaine en Orient était, en réalité, une civilisation gréco-orientale, c'est-à-dire gréco-syrienne et gréco-alexandrine, où prédominait toutefois l'élément occidental (II, p. 416—417 et 420—421).

La Perse sassânide, qui fut pendant longtemps le champion du monde oriental contre l'hégémonie hellénique, aurait pu provoquer, en Orient, une révolution générale en sa faveur si, en 614—628, lors de son expansion en Syrie et en Palestine byzantines (III, p. 362—370), elle avait apporté aux peuples orientaux une nouvelle religion universelle. «Vivifiée par une religion nouvelle, la Perse serait peut-être devenue le protagoniste victorieux de l'Orient. Le jour où les mages ont tué le manichéisme (III, p. 155—157), on peut imaginer que la Perse a tourné le dos à sa destinée et passé la main à l'Arabie.»⁷

Le Christianisme, qui se développa en Orient après la catastrophe juive

⁵ Edouard Montet, *Le Coran*, p. 19—20.

⁶ R. Grousset, *Les civilisations de l'Orient*, I, p. 149.

⁷ E. F. Gautier, *Mœurs et coutumes des Musulmans*, p. 198.

de 70, ne réussit guère, à cause de son caractère exclusivement spirituel, à prendre la place politique du Judaïsme, ni à servir comme idée-force susceptible de créer un mouvement de réaction nationale. Au contraire, en s'hellénisant de bonne heure, en devenant plus tard la religion officielle de l'Empire gréco-romain et en se répandant en Occident, le Christianisme devint la religion de l'étranger. Par haine contre Byzance, et pour se distinguer de leurs maîtres gréco-romains, la Syrie et l'Égypte avaient, on l'a vu, ressuscité leur culture nationale et adopté une nouvelle forme religieuse, le monophysisme chrétien, préfiguration du monothéisme arabo-islamique (III, p. 287—289). Mais le monophysisme n'est qu'une hérésie, c'est-à-dire «une religion qui n'a pas réussi» (Gautier). D'autre part, persécutée et combattue par le pouvoir impérial, l'hérésie monophysite ne pouvait guère servir comme «religion de remplacement», «dans un pays qui a le culte de la force et qui ne sépare pas les concepts d'Etat et de religion».⁸

Ainsi, l'Orient, ce grand créateur de systèmes religieux, qui avait donné au monde deux grandes religions «révélées», le Judaïsme et le Christianisme, n'avait plus, au VII^e siècle, une religion où il pût se reconnaître et qui s'adaptât aux aspirations individuelles, sociales et politiques de ses populations.

Ce besoin d'une religion spécifiquement orientale et non inféodée à l'Occident préparait la voie à l'Islâm, religion sémitique née hors des frontières de l'Empire gréco-romain, et religion officielle d'un jeune et puissant Empire oriental, ennemi de l'Occident détesté. Le vieil Orient théocratique, qui attendait confusément, depuis un millénaire, cette religion rêvée, s'y reconnut dès que l'Islâm pénétra dans son domaine.

Rappelons, en effet, que le Hidjâz, berceau de l'Islâm, et les Déserts qui le prolongent au nord, appartiennent au secteur proche-oriental; que leur histoire est étroitement liée à celle de ce dernier; que les Sémites arabes ou d'Arabie sont parents des Sémites araméens de Syrie et de Mésopotamie et, bien qu'à un moindre degré, des Hamites d'Égypte. C'est du plateau arabe, pays d'origine des Sémites, qu'ont émigré, on l'a vu, pour s'établir en Syrie et en Mésopotamie, les Sémites Cananéens, Phéniciens, Amorréens, Accadiens, Amorrhites, au III^e millénaire, les Araméens et les Hébreux, au II^e millénaire, les Nabatéens, au premier millénaire av. J.-C., et enfin, vers 200 ap. J.-C., les Arabes Ghassânides et Lakhmides, qui arabisèrent le Désert syro-mésopotamien et ses confins cultivés.

A la veille de l'expansion de l'Islâm, le Centre et le Nord arabiques évoluaient, depuis très longtemps déjà, dans l'orbite de la Syrie byzantine. Mais, tandis que, sur le plan politique, les Arabes du Désert de Syrie

⁸ Gautier, *op. cit.*, p. 194.

étaient plus ou moins inféodés aux grands voisins de Byzance et de Ctésiphon, ceux du Hidjâz se distinguaient par une activité plus ou moins indépendante. Sur le plan culturel cependant, La Mecque et Médine, dans le Hidjâz du VII^e siècle, étaient, on le sait, pénétrées d'influences extérieures, dues aux courants économiques et religieux venus des régions syriennes. A Médine, on l'a vu, la langue araméenne (syriaque) était courante.

Ainsi, réveillé de son long sommeil par l'irruption soudaine d'un conquérant voisin et parent, qui se présentait avec une nouvelle religion sémitique et orientale, l'orientalisme ou nationalisme oriental se transposa sur l'Islâm. Au contact des nouveaux maîtres arabes, les peuples orientaux, qui n'avaient rien emprunté d'essentiel à l'hellénisme, réapparurent avec leurs caractères héréditaires et nationaux, leurs modes de penser, de croire et de vivre, qui remontent aux temps des Pharaons. «Le vieil Orient purement oriental, conservé dans les profondeurs de l'âme populaire, reconnu dans l'Islâm ce qu'il attendait en vain depuis un millénaire, ce dont il était en gestation. Et le vieux passé pré-hellénique ressuscita.»⁹

L'arabisation et l'islamisation de l'Orient ne sont, en somme, on le verra, que le résultat d'une transformation superficielle du vieil Orient révolté contre l'Occident. Ces événements sont, dans le fond, la restauration ou la renaissance progressive, grâce à la victoire arabe, de l'orientalisme rénové, c'est-à-dire de la culture orientale antique, éclipsée jusqu'alors par l'hellénisme occidental, et rajeunie par l'Islâm. Rappelons d'ailleurs que l'hellénisation du monde proche-oriental, après la conquête d'Alexandre le Grand, ne fut aussi, à ses débuts tout au moins, que le résultat d'une réaction contre la domination des Perses Achéménides (II, p. 368—370).

La période arabo-islamique de l'Orient n'est donc, à beaucoup d'égards, que la continuation logique de la période gréco-byzantine qui l'a immédiatement précédée. Les événements qui ont marqué la naissance de cette période qui s'ouvre avec l'Islâm se relie, en effet, sans discontinuité, à ceux qui les ont précédés dans le temps et dans l'espace; leurs racines historiques plongent dans le fonds du vieux passé sémito-oriental. Nous avons vu que la naissance et l'expansion, en Orient, de la culture sémito-arabe fut précédée, dans cette contrée, d'une restauration de la culture sémito-araméenne sous la domination byzantine (III, p. 293). Nous savons, d'autre part, que la langue arabe ne se substituera que progressivement à sa sœur, la langue araméenne, et à sa cousine, la langue égyptienne ou copte (p. 98—99).

Aussi, le succès rapide de l'expansion arabo-islamique n'a-t-il rien d'étonnant pour ceux qui ont suivi le cours évolutif des événements antérieurs. L'épopée arabe leur apparaît, ce qu'elle est en réalité, comme une

* Gautier, *op. cit.*, p. 199.

réaction ou révolte naturelle de l'orientalisme sémitique contre l'hellénisme occidental qui le comprimait depuis un millénaire environ. Sous la domination romaine et gréco-byzantine, on l'a vu, l'arrière-pays syrien (Nabatée, Palmyre, Edesse, et plus tard Ghassân), continuellement remué par des apports ethniques venus d'Arabie centrale, s'était toujours distingué par un esprit nationaliste et des tendances antioccidentales (III, p. 350—352). Sous les Byzantins, le pays de Ghassân (Hawrân) servit de centre et de siège aux chefs de l'Eglise monophysite syrienne, rivale de l'Eglise orthodoxe soumise à Byzance (III, p. 328—329, 348—349).

Adopté par le monde oriental libéré, qui se rallie à ses libérateurs arabes, l'Islâm sera désormais, comme autrefois le mazdéisme iranien, l'antithèse de la culture hellénique. Les Parthes et les Sassânides avaient jadis reporté, de l'Indus à l'Euphrate, les frontières de l'hellénisme. Les Arabes les reculèrent jusqu'au Taurus. Un peu plus tard, un nouveau champion de l'Orient, le Turc asiatique, ramènera ces frontières à leur point de départ, les rivages de l'Egée, d'où Alexandre le Grand les avait étendues jusqu'en Inde (II, p. 372).

«La conquête de l'Orient par la race arabe ne date pas de Mahomet (Dussaud). Bien avant lui les tribus du désert s'étaient glissées sur les confins du monde byzantin et du monde perse, profitant de toutes les défaillances des deux empires pour poursuivre silencieusement leur infiltration anonyme. Cette lente pénétration ne se remarquait guère... Au reste la pacifique reconquête araméenne avait précédé l'arabisation et la facilitait... Du Zagros à la Mer Rouge, la domination perse ou byzantine subsistait, mais la terre était redevenue araméenne et arabe...»

Le succès de l'Islam ne s'explique que parce que la révolution musulmane survint au milieu du réveil de l'antique Orient dressé contre l'hellénisme et contre cette forme finale de l'hellénisme: l'orthodoxie byzantine. L'antagonisme, on l'a vu, était bien antérieur à Mahomet. Ce ne fut même pas Mahomet qui le changea en une guerre de religion.¹⁰

Si l'on semble perdre de vue ce caractère évolutif de l'histoire orientale, dont l'Islâm constitue une phase de réaction ou un épisode de révolte, c'est que, on le répète, la plupart des historiens ont fragmenté la longue histoire de l'Orient en plusieurs compartiments distincts, isolés dans l'espace ou étagés dans le temps, et entre lesquels les relations sont rarement indiquées. Cette division artificielle est encore plus accusée en ce qui concerne la période hellénistique ou gréco-romaine, qui va de la conquête d'Alexandre le Grand à celle de l'Islâm. Entre Darius III, dernier roi perse achéménide, et le calife Umar, premier souverain arabe de l'Orient, soit pendant un millier d'années de domination et de civilisation occidentales, l'Orient

¹⁰ Grousset, *L'Empire du Levant*, p. 91 et 93.

gréco-romain, aux yeux de la plupart des historiens, forme un bloc hellénistique compact, qui n'aurait aucun rapport avec l'Orient arabo-musulman qui lui a succédé.

Cette conception erronée a porté les historiens à considérer les peuples de l'Orient antéislamique comme des groupes sociaux helléniques qui, disparus ou refoulés sous la poussée des Arabes, auraient été remplacés par de nouveaux éléments ethniques immigrés d'Arabie.

C'est cette interprétation inexacte des faits de l'histoire orientale qui a arbitrairement rompu le cours de l'évolution historique des peuples de l'Orient, en l'arrêtant brutalement à l'apparition de l'Islâm. Il suffit de considérer, dans son ensemble, l'histoire de l'Orient, pour se rendre compte, d'une façon évidente, que l'évolution historique du monde oriental s'est poursuivie, sans discontinuité, depuis les origines jusqu'à nos jours. Les phases historiques de la période gréco-romaine de l'Orient se relient l'une à l'autre, comme elles se relient aux phases qui les ont précédées et suivies (I, p. 21—24).

3. *L'Islâm, produit de l'âme orientale*

En imposant ses dogmes et ses lois aux peuples orientaux qui l'ont adopté, l'Islâm n'a guère transformé les caractères essentiels de ces derniers. Il n'a fait que réveiller chez eux un état d'âme assoupi qui existait, dans ses grands traits, avant l'apparition de Mahomet, et qui persistera jusqu'à nos jours. La thèse contraire, généralement admise, est assurément mal fondée. Scientifiquement inexacte, elle est d'ailleurs condamnée par le témoignage de l'histoire.

Comme toutes les révolutions dont les réformes sociales ont longuement duré, celle de l'Islâm, qui «a cristallisé, suivant une orientation nouvelle, une foule d'éléments préexistants» (Gautier), n'est, en quelque sorte, qu'un produit, une «sécrétion» de l'âme du vieil Orient. On pourrait même dire, au risque d'affirmer un contresens, que l'Islâm, dans ses grandes lignes, existait en puissance, en Orient, avant l'avènement de son fondateur.

En rejetant les Gréco-Romains derrière le Taurus, l'expansion arabomusulmane a permis à la civilisation orientale, trop longtemps comprimée, de remonter au premier plan. A l'hellénisme, «maître des sciences et des arts», et au romanisme, «maître de la guerre et du gouvernement», succédera, de nouveau, sous la forme rajeunie de l'Islâm, le vieil *orientalisme*, qui groupera, en un tout organique, la religion, la politique, la culture et les institutions sociales.

a. *Mahomet, incarnation de l'âme orientale au VII^e siècle*

Le rapide succès de la doctrine islamique en Orient est dû surtout à la personnalité de Mahomet, qui, grâce à son intuition géniale et à sa foi dans le caractère inspiré de sa mission, a deviné les aspirations de l'humanité orientale de son époque, à laquelle, on l'a vu, appartenait le Hidjâz. «Mahomet vint donner à tous ces Orientaux en révolte un corps de doctrine, une conscience et un drapeau.»¹¹ Mais les éléments mêmes de cette doctrine apportée par le Prophète, auxquels s'ajoutèrent les succès politiques et les victoires militaires, sont puisés dans le fonds du passé oriental.

L'homme supérieur, chef politique ou réformateur, peut, il est vrai, modifier l'ordre et le progrès de l'évolution d'une société; mais sa puissance et son originalité, on l'a dit, sont, en grande partie, le produit du milieu intellectuel et moral où il vit, le résultat des influences ambiantes (I, p. 18). On peut certainement imposer à un pays des institutions contraires aux aspirations populaires et nationales; mais, dès que cesse la compression, le passé reprend tout son empire. «La lenteur extrême avec laquelle se forment et se transforment les institutions des peuples fait que nous n'apercevons généralement les transformations que lorsqu'elles ont été consacrées par quelque grand législateur. Nous attribuons naturellement alors à ce dernier la création de codes qui sont en réalité la conséquence d'un long travail antérieur.»¹²

Dans l'expansion de la religion islamique hors d'Arabie, les faits de l'histoire nous apprennent que le rôle de la guerre et de la force brutale fut secondaire. Les conquérants arabes, tout en unissant l'esprit de tolérance religieuse au zèle de prosélytisme, permettaient aux non-musulmans que la victoire leur soumettait de rester attachés à leurs cultes. Les vaincus, particulièrement les «gens du Livre» (Chrétiens et Juifs), conservaient leur législation et leurs croyances, moyennant le paiement d'un tribut.

A la différence du Christianisme, qui prêcha une révolution exclusivement spirituelle et se désintéressait des royaumes terrestres, l'islâm, qui, comme les Empires orientaux anciens, était à la fois religion et Etat, mit au service de Dieu et du nouveau règne de justice, sa puissance politique et militaire et le prestige de ses victoires. Tyrannisées par leurs anciens maîtres, assoiffées de justice et prêtes à accueillir n'importe quel envahisseur, les populations orientales, qui végétaient depuis un millénaire environ sous le joug tracassier et inquisiteur de l'Occident, étaient heureuses de se trouver, du jour au lendemain, sous la tutelle tolérante, libérale et équitable d'un maître oriental.

¹¹ Grousset, *L'Empire du Levant*, p. 93.

¹² G. Lebon, *La Civilisation des Arabes*, p. 402.

Comme le Christianisme des premiers siècles, et comme toutes les réformes religieuses, sociales ou politiques qui ont duré, «l'Islâm a répondu aux aspirations profondes d'une époque, aux espérances secrètes d'un milieu. Aux masses, physiquement souffrantes, moralement désespérées, courbées sous le joug de maîtres souvent étrangers, il apporta la promesse de la libération et du salut. Il annonça une ère nouvelle de justice et de charité.»¹³

La puissance et l'originalité de Mahomet, c'est d'avoir groupé, en leur redonnant la vie, une foule d'éléments préexistants, mais vieillis par le temps et momifiés par des habitudes devenues mécaniques. Depuis longtemps, on l'a vu, les religions de l'Orient avaient cessé de répondre aux aspirations collectives des âmes orientales. Le Christianisme, en s'hellénisant, était devenu presque étranger; le Judaïsme, traqué et combattu comme un élément nationaliste et antihellénique, n'existait que sous la forme d'ilots et d'individus dispersés et humiliés; quant au paganisme, il ne survivait, depuis assez longtemps déjà, qu'à l'état de fossile (p. 138—139).

b. Influences ethniques et géographiques

Rappelons que les caractères instinctifs ou nationaux d'un peuple, modelés par les influences combinées du milieu physique et de l'hérédité, sont relativement permanents; que les caractères accessoires ou secondaires, tels que la religion, la langue, certaines aptitudes et habitudes, peuvent souvent changer, sans pour cela modifier le caractère fondamental ou national. Nous avons vu aussi que la transformation des caractères, lorsqu'elle résulte d'un mélange ethnique qui rajeunit le sang de la race, est essentiellement temporaire et qu'au bout d'un certain temps — trois générations en moyenne —, le passé reprend son empire et le peuple recouvre ses caractères ancestraux. Nous avons vu enfin qu'une religion «autochtone», produit combiné de la race et de la terre, reflète le caractère du peuple qui l'a créée, et qu'une religion «importée», qui aurait influencé la mentalité d'un peuple nouvellement converti, est, à son tour, influencée par les modifications que lui fait subir, à la longue, le caractère national de ce peuple (p. 26—29 et I, p. 33—47).

Oeuvre des sédentaires de La Mecque et de Médine, la religion islamique reflète le caractère de l'Orient sédentaire. Nous avons vu que ce caractère, surtout chez les Sémites où le sentiment prédomine sur la raison, est celui d'une société où le politique et le religieux se confondent, où le chef suprême est le préposé de Dieu, et où la loi est d'essence divine. Création de l'âme orientale, l'Islâm porte la marque du génie oriental (I, p. 130—131 et 137—140).

¹³ H. Bammate, *Visages de l'Islam*, p. 38.

II. Origines antéislamiques des dogmes, du culte et du rituel islamiques

1. Origines des dogmes islamiques

a. Le nom d'Allâh

Le nom d'*Allâh* est arabe. Nous avons vu qu'avant Mahomet ce nom, qui a des analogues dans les autres langues sémitiques (*El, Elohim, Alaha*, etc.), désignait, au Hidjâz, le Seigneur du temple de la Kaaba, un Dieu suprême, le *Créateur* et le *Maître des Mondes*. Il aurait, on l'a vu, un féminin, *Allât*, déesse qui se retrouve au Hidjâz et chez les Arabes du Centre et du Nord arabiques avant l'Islâm (p. 87–89).

«Les inscriptions safaitiques (au sud-est de Damas) ont fourni pour la première fois ce nom divin (Allâh) à l'état isolé; il n'était apparu que dans des noms propres théophores (Abd-Allâh = Serviteur d'Allâh) . . . Le Prophète a d'abord désigné Dieu par l'épithète ar-rahmân 'le miséricordieux, le clément' . . . Les découvertes épigraphiques ont montré que l'épithète *rahmanâ* est fréquente en Nabatène et à Palmyre; on la relève même en himyarite.»¹⁴

«Allâh est une contraction de *Al-ilâh*, qui signifie tout simplement 'le dieu'. Chaque tribu nommait ainsi son dieu local.»¹⁵

Jadis, on l'a vu, grâce à la réforme religieuse de Hammurabi (vers 2000 av. J.-C.), Marduk, dieu local de la ville de Babylone, devint le dieu *suprême* de l'Empire. Poussant l'idée monothéiste jusqu'en ses dernières conséquences logiques, Mahomet fera d'Allâh, dieu suprême en Arabie, le Dieu *Unique* et universel.

«Dans l'une des plus anciennes sourates du Livre sacré (106; 3), Dieu est appelé *rabb ha dha'l-beit*, 'le Seigneur de cette demeure', c'est-à-dire de la Ka'ba . . . Plus tard il est appelé . . . 'Le Seigneur' (*er-rabb*), accompagné d'une épithète élogieuse ou suivi de la désignation de l'objet sur lequel s'étend son empire, par exemple «le Seigneur des mondes», c'est-à-dire des diverses catégories de créatures (*rabb el-âlamîn*) . . .

Ensuite, dans la série historique des chapitres, on trouve employée l'expression Allâh, c'est-à-dire *el-ilâh*, 'le Dieu (par excellence)', expression qui est restée cristallisée dans la première partie de la formule de la *che-*

¹⁴ R. Dussaud, *op. cit.*, p. 143–144.

¹⁵ T. Andrae, *op. cit.*, p. 24.

hâda: Lâ ilaha illâ'llâh, 'il n'y a d'autre divinité que Dieu'. Quand l'idée de la miséricorde divine l'emporte sur les autres (*rahma*), Dieu porte le nom d'ar-Rahmân 'clément', ... qu'on rencontre fréquemment dans les hymnes syriaques de saint Ephrem ... Le verset 110 du Chapitre XVII pose nettement l'équation: Allâh est le même que le Rahmân.

Enfin ... (Dieu est invoqué) par un grand nombre d'épithètes, répétées fréquemment deux par deux à la fin de nombreux versets, et qu'on appelle les 'beaux noms' (*al-asmâ al-hosnâ*), au nombre de quatre-vingt-dix-neuf, le centième étant Allâh.¹⁶ Les attributs d'Allâh, recouverts par ces épithètes, «ne sont ni Lui, ni autre chose que Lui».

De leur côté, les Arabes juifs et chrétiens donnaient le nom arabe d'Al-lâh à leur Dieu respectif.

b. L'Unité de Dieu

L'Unité de Dieu n'est pas, pour les Arabes du VII^e siècle, une conception nouvelle. Bien avant la naissance de l'Islâm, l'idée monothéiste avait pénétré en Arabie, avec le Judaïsme et le Christianisme. Si la conception chrétienne de l'unité divine, quoique indiscutable, est tempérée par le dogme trinitaire, le Dieu unique de l'Ancien Testament est presque le même que celui du Coran. Quelques formules bibliques sur l'unité de Dieu s'apparentent à celles du texte coranique (p. 121). Le caractère plus absolu du monothéisme de Mahomet tiendrait au fait que l'unité d'Allâh est le dogme essentiel de l'Islâm.

Outre le monothéisme judaïque et chrétien, Mahomet reconnaît lui-même que, longtemps avant lui, d'autres hommes pieux, chez d'autres peuples, s'étaient soumis au seul et vrai Dieu. De ce nombre était Abraham, qui avait pressenti le vrai Dieu unique. «Abraham n'était ni Juif, ni Chrétien; mais il était *Hanîf* (monothéiste), *muslim* (musulman = résigné à la volonté de Dieu), et il n'était pas des *moushrikîn*» (qui donnent des associés à Allâh) (Coran, 3, 60).

En Arabie même existait, depuis longtemps déjà, une élite arabe qualifiée, comme Abraham, du nom de *Hanîf* (monothéiste). Ces Hanifs, parmi lesquels figure Waraka ibn Nôfal, parent de Khadija, la première épouse du Prophète, sont des Arabes qui, sans être juifs ni idolâtres, ont décelé l'infériorité du paganisme, «abandonné les coutumes païennes de leurs ancêtres pour se chercher une meilleure religion ... , la vraie religion *hanifite*, la foi d'Abraham»¹⁷ (p. 89).

Nous avons vu que le nom et l'importance d'Allâh n'étaient nullement inconnus chez les Arabes antéislamiques, qui reconnaissaient en lui un

¹⁶ Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, I, p. 196–197.

¹⁷ T. Andrae, *op. cit.*, p. 110.

Dieu suprême, le créateur et le maître des mondes, le Seigneur de la Kaaba, c'est-à-dire du temple le plus important de l'Arabie centrale. Mahomet reconnaît lui-même qu'Allâh est le Seigneur du temple de la Kaaba (Coran, 14, 40).

Pour les Arabes chrétiens et juifs, qui donnaient respectivement le nom d'Allâh à leur Dieu unique, l'Allâh du temple de la Kaaba est leur Dieu; ils pouvaient, par suite, participer au culte dont il était l'objet (Andrae). C'est probablement pour cette raison que Mahomet considère les Juifs et les Chrétiens comme des «gens du Livre» et non des idolâtres.

C'est cet Allâh de la Kaaba, Dieu suprême chez les Arabes païens et Dieu Unique des Arabes juifs et chrétiens, que Mahomet a transformé en Dieu Unique des Arabes de l'Islâm; et c'est cette transformation qui est le point capital de sa grande réforme.

«Lorsque Mahomet proclama sa profession de foi: *Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah*, ce n'était pas là un nouveau dieu qu'il tentait d'introduire. Ses compatriotes païens connaissaient Allah et le vénéraient. Son nom apparaît déjà avant Mahomet sur des inscriptions et dans des noms composés tels que 'Abd-Allah, 'Serviteur d'Allah'. Un des thèmes efficaces de la prédication de Mahomet est le suivant: «Vous reconnaissez bien Allah comme le Créateur du ciel et de la terre: alors, comment n'en tirez-vous pas la conclusion qu'il ne faut adorer que lui?»¹⁸

C'est qu'en effet, au culte d'Allâh, Seigneur du temple de la Kaaba, d'autres divinités (*ilâh*), de rang inférieur, étaient associées par les Arabes païens. Si les serments les plus sacrés sont prononcés en invoquant Allâh, par contre, son culte était souvent négligé et son nom n'était invoqué «qu'exceptionnellement, au cas d'un danger menaçant ou de grandes calamités».¹⁹ Bien qu'inférieurs à Allâh, les autres dieux, qui ont leur individualité, sont mieux honorés; ils semblent jouer le rôle d'intermédiaires entre les hommes et Allâh, qui est un trop grand Seigneur pour être touché directement. «L'idée d'une intercession de divinités inférieures est tout à fait admissible dans le paganisme arabe.»²⁰

C'est cette négligence d'Allâh et de son culte, au profit d'une multitude de divinités inférieures qui lui faisaient cortège et l'éclipsaient, qui a provoqué, comme réaction, le monothéisme rigide et exclusif de l'Islâm, création originale du Prophète arabe qui affirme, avec un accent nouveau et particulier, l'unité absolue de Dieu. L'ardeur monothéiste de Mahomet, animé comme par une passion farouche contre les divinités inférieures du panthéon arabe, le portera à considérer leurs adorateurs ou *moushrikîn*

¹⁸ Andrae, *op. cit.*, p. 22, 23.

¹⁹ Andrae, *op. cit.*, p. 25.

²⁰ Andrae, *op. cit.*, p. 20.

(associateurs), qui associent d'autres dieux au culte d'Allâh, comme les créatures les plus damnées.

De là vient cette profession de foi édictée par Mahomet et proclamant «qu'il n'y a d'autre divinité qu'Allâh». En répétant sans cesse cette formule sacramentelle, le Prophète n'entendait certes pas révéler un Dieu nouveau, mais imposer Allâh (dont le nom était connu et l'importance admise), non pas comme Dieu suprême, mais comme Dieu Unique, à l'exclusion des autres divinités qui lui étaient associées dans le temple de la Kaaba.

Cette transformation d'Allâh, Dieu suprême des Arabes païens, en Dieu Unique des Arabes de l'Islâm, réalisée par Mahomet, rappelle celle par laquelle, près de deux mille ans auparavant, Moïse, de retour d'Egypte avec ses Israélites, fera du Dieu des Hébreux, appelé jusqu'alors *Elohim* (divinité), un Dieu plus personnel et ayant un nom propre: *Yahveh* (Je suis), c'est-à-dire l'Etre par excellence. De même qu'Allâh était le Dieu suprême des Arabes préislamiques du Hidjâz, Yahveh, avant sa promotion au rang de Dieu Unique, était le dieu local de la région de Kadesh (sainte), ville-oasis du désert sud-palestinien, et, comme La Mecque, ville sainte, au temps de Moïse, de tous les Sémites nomades du monde environnant (I, p. 390).

Huit siècles environ avant Moïse, un autre chef sémite, le roi Hammurabi (vers 2000), avait, le premier, mis fin à l'égalité des dieux, en proclamant Marduk, dieu local de Babylone, comme dieu suprême de l'Empire babylonien (I, p. 303).

c. *Les Livres révélés*

Le dogme des Livres révélés n'est pas, lui aussi, un dogme original. Avant le Coran, il y avait déjà, chez les Juifs et les Chrétiens, comme Livres révélés, les Psaumes de David, la Bible et l'Evangile, auxquels Mahomet reconnaît un caractère sacré (p. 122—123).

Dans sa signification de «lecture» ou «récitation» du Livre d'Allâh, le mot arabe *qur'ân* (Coran) équivaut au mot syriaque *qeryana*, «terme usité dans les églises syriennes pour la lecture de l'Ecriture pendant le service».²¹

d. *Les Prophètes inspirés*

Quant aux Prophètes envoyés par Dieu, à part Mahomet lui-même, tous les Prophètes reconnus dans le Coran sont également mentionnés dans l'Evangile et la Bible. Les principaux sont: Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus et, comme prophètes d'importance secondaire, David, Jacob, Joseph, Job (p. 122—123).

²¹ Andrae, *op. cit.*, p. 96.

Ajoutons, au surplus, que la tendance au prophétisme, on l'a vu, est l'une des caractéristiques de l'âme sémitique. Après les prophètes bibliques, et bien que Mahomet ait formellement déclaré que l'ère des envoyés de Dieu est close, de faux prophètes et prophétesses apparaîtront en Arabie dès la mort de Mahomet.

e. Le Jugement Dernier

La croyance au Jugement Dernier est commune à l'Islâm, au Christianisme et au Judaïsme. La notion chrétienne du Jugement universel, après la fin des temps, est empruntée, sans modification essentielle, à l'idée judaïque du «jugement de Yahveh» ou «jour de Yahveh», tel que l'ont décrit les livres bibliques.

Avant la naissance du Judaïsme mosaïque, l'Egypte pharaonique des hautes époques avait connu les premières notions du jugement dernier, du paradis et de l'enfer (I, p. 356—357).

f. Le Jugement après la mort

Un autre jugement, préalable au dernier, qui, chez les Musulmans, suit immédiatement la mort, faisait partie des croyances arabes antéislamiques, qui admettaient que les morts continuaient, dans la tombe, une existence réduite. L'Islâm admet qu'un jugement, rendu par deux anges immédiatement après la mort, fait de la tombe «un enfer ou un paradis préliminaire» (Macdonald).

Mais cette croyance que «l'âme, après la mort, sombre dans l'inconscience totale, de telle sorte que le Jugement semble suivre immédiatement la mort», n'était pas particulière aux Arabes antéislamiques. Une doctrine similaire était enseignée, «en 580, soit environ trente ans avant la prédication de Mahomet, (par) l'un des plus éminents théologiens de l'église nestorienne, Babai le Grand... C'est d'ailleurs à cette église qu'appartenaient les Arabes chrétiens de Hira, à la frontière de Mésopotamie, avec lesquels la Mekke se trouvait en rapports particulièrement étroits». ²² Le nom même de *'Isa*, par lequel le Coran désigne Jésus, est créé «sans doute par analogie avec la forme nestorienne *'Icho*» (Andrae).

g. Les peines de l'Enfer et les délices du Paradis

On a critiqué la conception religieuse de Mahomet qui promet, après la mort, des châtiments trop sévères aux damnés et surtout des délices profanes aux élus (p. 123). Mais ces châtiments et ces récompenses sont promis par le Christianisme et le Judaïsme.

²² Andrae, *op. cit.*, p. 89—90.

En ce qui concerne plus particulièrement le Christianisme oriental de cette époque, les châtements terribles et les récompenses mirifiques qui attendent les hommes après la mort, s'apparentent à ceux qu'annonce Mahomet. «L'effroi et la terreur du Jugement Dernier, écrit T. Andrae, la crainte à la base de la piété... forment aussi l'atmosphère fondamentale de la *piété monacale chez les Chrétiens*, telle qu'elle existait dans les Eglises orientales... La crainte du Jugement Dernier... est caractéristique de toute piété véritable... Dans les églises syriennes aussi, nous trouvons cette piété qui se détourne du monde, cette crainte du Jugement et de l'éternité...

La ressemblance entre la piété de Mahomet et celle du christianisme syrien... est infiniment plus grande que nous ne pouvons l'indiquer par ces brèves allusions. L'étude d'Ephrem, le grand prédicateur de l'église syrienne, est instructive à cet égard. Ce Père de l'Eglise, également honoré par les Monophysites et les Nestoriens, n'a négligé aucun thème eschatologique de la mort, du Jugement et du talion éternel. Nous trouvons trait pour trait, dans les *Homélies* d'Ephrem sur le Jugement, les descriptions bien connues du Coran sur le même sujet, avec une identité frappante d'expressions et d'images.

Il est particulièrement intéressant de jeter un coup d'oeil sur les Hymnes d'Ephrem sur le Paradis. Du côté chrétien, on a souvent cité, pour preuve de la faible valeur religieuse du prophète arabe, qu'il ne peint la félicité céleste que sous l'aspect d'une satisfaction illimitée des appétits sensuels les plus primitifs. Or, l'ardeur des polémistes chrétiens serait quelque peu refroidie s'ils savaient que les peintures du Paradis, dans le Coran, sont inspirées de celles des prédicateurs chrétiens de Syrie. Le plus grand d'entre eux, Ephrem, peint, lui aussi, les joies des Bienheureux sous des couleurs fort terrestres. 'J'ai vu les demeures des justes, et les justes eux-mêmes, oints d'onguents, baignés de parfums, couronnés de fleurs et de fruits... Quand ils sont à table, les arbres leur dispensent l'ombre dans l'air clair. Les fleurs poussent au-dessous d'eux, les fruits au-dessus... Des vents rapides se tiennent devant les bienheureux pour les servir. L'un soufflé la satiété, l'autre fait couler des boissons...'

Le vin que dégustent les Bienheureux ne manque pas non plus dans le Paradis chrétien, et l'on peut même reconnaître une allusion discrète aux houis dans ces paroles d'Ephrem: 'Celui qui, sur terre, se sera abstenu du vin, verra les vignes du Paradis se pencher vers lui, et lui tendre chacune une grappe de raisin. Et celui qui aura vécu dans la chasteté, le moine qui n'aura pas succombé aux amours terrestres, sera reçu par les bras purs des femmes.' Sans doute Ephrem souligne que tout cela n'est qu'un essai de donner une idée des joies célestes 'que nul entendement terrestre ne peut concevoir.' Mais, ... la piété populaire a certainement compris ce langage

métaphorique de la façon la plus grossière et sensuelle; et dans ces conditions, on ne peut reprocher à un citoyen de la Mekke païenne d'avoir fait de même.»²³

h. Le fatalisme islamique ou prédestination (Al kadar)

Le fatalisme islamique, qui semble découler de l'enseignement du Prophète et de la définition même du mot «Islâm», n'est pas une création originale de Mahomet. Nous avons vu que le Coran, qui «n'a pas sur ce sujet de doctrine bien arrêtée», «n'est pas plus fataliste que l'Evangile et la Bible», et que le libre arbitre humain a eu ses défenseurs dans l'Islâm (p. 124-125).

La notion de la prédestination, qui, pour Mahomet, est liée à la toute-puissance d'Allâh, a été adoptée par beaucoup de réformateurs et de grands génies religieux. Luther, Zwingle, Calvin, ont conclu à la prédestination, en affirmant que l'homme ne peut rien et que Dieu fait tout.

Avant Mahomet, un autre grand génie religieux, saint Paul, dans deux passages de son *Epître aux Romains*, conclut à la prédestination absolue. Cette idée, complètement absente de l'Evangile et repoussée par les Pères de l'Eglise qui professaient la doctrine de la liberté humaine, s'explique, chez saint Paul, par les circonstances de sa conversion. La grâce le saisit, sur le chemin de Damas, alors qu'il était en révolte déclarée contre le Christ et sa religion. Pour l'Eglise chrétienne, Dieu prête son assistance aux hommes; mais il ne les contraint en rien; la prescience divine, qui prévoit les récompenses ou les châtements consécutifs aux actes des hommes, n'est point la cause de ces actions.

«Expression d'une conception religieuse du monde et de l'existence humaine», la croyance en la prédestination n'est donc pas une idée nouvelle apportée par l'Islâm. Sans aller jusqu'à affirmer que le Prophète l'a empruntée au Judaïsme, il est certain que ses racines plongent dans le fonds du vieux passé de l'Orient. Le fatalisme est, en effet, un des attributs de l'âme orientale. Il «est une sorte de résignation tranquille qui apprend à l'homme à subir sans vaine récrimination les lois du sort. Elle est beaucoup plus le résultat du caractère que des croyances. Bien avant Mahomet, les Arabes étaient fatalistes et cette conception des choses fut aussi étrangère à leur grandeur qu'elle le fut à leur décadence.»²⁴

i. Les Génies bons ou mauvais

Au fonds antéislamique arabe et oriental se rattache également la croyance aux *Djinn*, génies bons ou méchants (II, p. 365).

²³ T. Andrae, *op. cit.*, p. 82-88.

²⁴ G. Lebon, *op. cit.*, p. 109.

La lutte, dans l'homme, entre le Bien et le Mal, décrite dans le Coran, rappelle le duel éternel entre Ahura-Mazda et Ahriman, dans le mazdéisme zoroastrien, et se retrouve dans la doctrine chrétienne: Dieu et Satan, les anges et les démons (II, p. 278).

2. Origines du culte et du rituel islamiques

a. Le rituel islamique

Le ritualisme, qui accompagne tous les actes de la vie religieuse des fidèles de l'Islâm, est composé d'éléments appartenant également au Judaïsme, au Christianisme ou aux cultes arabes antéislamiques.

Les prescriptions de purification, les règles de l'hygiène sacrée, la circoncision, l'abstention de la viande de porc, sont aussi commandées par le Judaïsme. Le rituel du pèlerinage appartient au culte païen de la Kaaba. Les principales postures de la Prière islamique (*As-salât*): debout, incliné, à genoux, prosterné (p. 124—125), sont pratiquées par les Chrétiens et surtout par les Juifs.

b. La Prière ou Veille nocturne (*Salât al-laïl*)

La prière ou veille nocturne (p. 127), qu'il ne faut pas confondre avec la dernière des cinq prières quotidiennes qui est prescrite après la tombée de la nuit, est un exercice volontaire de recueillement, une pratique ascétique et facultative, que le Prophète s'était imposée et qui est encore en usage. Imitant l'exemple du Prophète, les fidèles passent une bonne partie de la nuit debout à lire le Coran, ou prosternés en actions de grâces.

Ces rites rappellent ceux des ermites et des moines chrétiens de Syrie. «Quand Mahomet prescrit pour lui et ses fidèles de veiller la moitié de la nuit et de réciter le Coran, il ne fait que répéter les règles des moines... Ce culte nocturne comprenait (chez les moines chrétiens) la lecture de la Sainte Ecriture, interrompue à intervalles réguliers par de courtes actions de grâce et des soupirs implorants. Il y avait tout un cérémonial pour les positions du corps: tantôt droit à genoux, ou tantôt prosterné touchant la terre du front. Parfois on cite, comme preuve de la piété d'un homme, que son front porte les signes manifestes de ses constantes prosternations. De même Mahomet déclare que ses véritables disciples portent sur leur face la marque de leurs nombreuses prosternations (Coran, S. 48, v. 29). Les Chrétiens de Syrie, comme les Musulmans, calculaient la durée de leur méditation par le nombre de leurs génuflexions. Les traits que nous venons d'esquisser sont communs à la plupart des églises orientales.»²⁵

²⁵ Andrae, *op. cit.*, p. 88, 89.

c. *Le jeûne de Ramadân*

Le jeûne du mois de Ramadân, observé de l'aube au coucher du soleil (p. 127), fut institué en l'an 2 de l'Hégire, à Médine, où les Juifs pratiquaient le jeûne du «dixième jour» (*âshûra*), observé d'un coucher de soleil à l'autre. Le mois de Ramadân, on l'a dit, était considéré comme un mois sacré dans l'Arabie antéislamique (Wensinck). Comme durée, ce jeûne d'un mois s'apparente au jeûne chrétien de quarante jours.

d. *La contribution obligatoire (Az-Zakât)*

Cette contribution «est fondée sur une idée commune aux Arabes et aux Juifs» (Massé), idée que nous avons exposée plus haut (p. 127—128). «C'est comme une sorte de purification morale que l'Islâm impose la *Zakâ*, l'aumône légale: empruntée au judaïsme, c'est à lui qu'elle doit toute sa valeur éthique.»²⁶

e. *Le Pèlerinage de La Mecque*

Nous avons vu que le Pèlerinage de La Mecque, lié au culte célébré dans le temple de la Kaaba, est un vestige de l'ancien paganisme arabe, conservé et spiritualisé par le Prophète. Les lieux visités par les pèlerins musulmans étaient des lieux sacrés (*harâm*) et un objet de pèlerinage pour les Arabes antéislamiques (p. 128—129).

Par animosité contre les Mecquois, Mahomet, au début, semble avoir voulu faire de Médine un sanctuaire rival de La Mecque et élever Jérusalem au rang de première ville sainte de l'Islâm. C'est dix-huit mois après l'Hégire, que, rompant avec les Juifs de Médine et sentant la puissance des vieux rites mecquois, difficiles à abolir, qu'il décida de maintenir à La Mecque son rang et ses traditions anciennes et édicta que les croyants, pendant la prière, s'orienteront désormais vers la ville sainte de la Kaaba, et non plus vers Jérusalem.

f. *La Pierre de la Kaaba*

Rappelons que le culte de la pierre, qu'on retrouve chez les Arabes antéislamiques, existait chez les Sémites sédentaires du Croissant Fertile, dès le III^e millénaire. Demeure d'un dieu, d'où son nom sémitique de *bétyle* (Bet-El = maison de dieu), la pierre la plus célèbre, en Phénicie antique, est celle du temple de Byblos, appelée *Chaabou*, nom qui se perpétue à La Mecque par celui de la Pierre Noire de la Kaaba (p. 128, et I, p. 373).

Ce culte de la pierre était également répandu en Canaan (Palestine). De forme conique, offertes, sur un autel, à la vénération des fidèles, ces

²⁶ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 119.

pierres sacrées sont, en général, peu dégrossies, probablement telles qu'elles avaient été trouvées. «Ce dut être, par exemple, le cas du bloc de diorite sur lequel est gravé le Code de Hammurabi qui est au Louvre. La finesse du travail montre que le sculpteur était capable de donner à cette stèle une forme parfaitement régulière; il n'en a rien fait, préférant certainement lui laisser la forme sous laquelle il l'avait reçue; c'était peut-être une pierre déjà vénérable lorsqu'on s'avisa d'y inscrire le Code.»²⁷

Nous avons vu l'empereur romain Elagabal, originaire d'Emèse (Homs), en Syrie, transporter à Rome la pierre noire de sa ville natale, qui était le symbole de son dieu; elle fut installée au Palatin, près du palais impérial, dans un temple spécial. «C'était un bloc de forme conique, marqué de stries, un de ces bétyles qui tiennent une si grande place dans les religions de l'Asie.»²⁸ Nous avons vu aussi qu'Elagabal était circoncis et évitait de manger de la viande de porc (III, p. 143).

g. *La Guerre sainte. Les taxes*

La Guerre sainte — Destinée à étendre le domaine territorial de l'Islâm, la Guerre sainte musulmane (*Djihâd*), proclamée comme un devoir pour les Croyants, n'est pas une nouveauté apportée par l'Etat islamique. Vaguement recommandée dans le Coran, elle ne sera établie qu'après la mort de Mahomet (p. 129).

Nous avons vu que, depuis la conversion de l'empereur Constantin (312), qui fit du christianisme la religion officielle de l'Empire gréco-romain, la guerre entre Byzance et la Perse avait souvent revêtu la forme d'une guerre de religion. Sous Héraclius, on l'a vu, la guerre gréco-perse affecta toutes les formes des futures Croisades (III, p. 366—367). «L'ancien hellénisme et la 'romanité' se présentaient à l'Asie sous la forme d'un credo. Avec le Coran, le monde arabe répondait par le *djihâd*, la terrible guerre sainte musulmane.»²⁹

Les taxes. — La taxe de capitation (*Jizyat*) et l'impôt foncier (*Kharaj*), au paiement desquels sont astreints les sujets non musulmans, (*dhimmi*) ou protégés, existaient, avant l'Islâm, dans les régions soumises à la domination byzantine et perse.³⁰

h. *L'année lunaire*

L'institution de l'ère *islamique*, qui commence de l'année de la migration (*Hégire*) de Mahomet de La Mecque à Médine (622), est postérieure à la

²⁷ G. Contenau, *La civilisation phénicienne*, p. 102.

²⁸ M. Besnier, *op. cit.*, p. 83.

²⁹ R. Grousset, *l'Empire du Levant*, p. 93.

³⁰ Le terme *Kharaj* dériverait du mot grec: *Khorégia*.

mort du Prophète. C'est sous le règne du calife Umar, deuxième successeur de Mahomet, vers l'an 17 ou 18 de l'Hégire, que l'on commença à dater la correspondance officielle à partir de cet événement.

Quant à l'*année lunaire*, son établissement est emprunté à l'usage arabe antéislamique, avec toutefois une simplification qui a eu pour résultat de troubler la vie sociale de la communauté islamique.

«L'Arabie centrale connaissait, au VII^e siècle, une année de mois lunaires qu'elle s'efforçait d'adapter à l'année solaire par l'intercalation d'un mois supplémentaire tous les deux ans; cette intercalation avait lieu, selon un usage assez compliqué, sous l'influence des divinités païennes, dont Mohammed voulait effacer le souvenir: Dieu ordonne donc de s'en tenir à l'année lunaire pure et simple. Le Prophète n'a point vu quel trouble ce calcul du temps allait jeter dans la vie économique et religieuse. Il fallait, dès la période omeyyade, revenir, notamment pour la perception de l'impôt foncier, à l'observation de l'année solaire, qui correspond seule au rythme de la culture du sol.»³¹

i. La vie familiale

Des antiques usages de l'Arabie antéislamique, Mahomet, dans le domaine de la vie familiale, a limité la polygamie et adouci l'esclavage. Le divorce est réglementé; la condition de la femme et le sort des filles, des orphelins et des esclaves sont améliorés (p. 129-130).

La famille musulmane, avec son cadre traditionnel, son harem fermé et l'autorité despotique de l'homme n'est guère une création arabo-islamique. Elle est, en réalité, la reproduction de la famille orientale antéislamique. Un tableau de la vie de famille babylonienne, tiré par Maspero du Code de Hammurabi (vers 2000), est suggestif à cet égard.

«Les femmes riches», écrit Maspero, «se montraient peu au-dehors, et, quand elles sortaient, c'était pour aller prier aux temples, ou pour visiter chez les harems voisins, voilées et entourées d'un cortège d'esclaves qui les cachait aux yeux de la foule; la plupart du temps elles demeuraient cloîtrées chez elles, assises ou occupées à des ouvrages d'aiguille, et sans autres distractions que les bavardages de leurs amies ou de leurs esclaves.»³²

j. La prohibition des images

La prohibition des images, qu'il n'est pas formellement exprimée dans le Coran, n'est pas particulière à l'islâm. Elle est également prescrite par le Judaïsme. «L'Eglise chrétienne d'Orient l'a connue momentanément avec

³¹ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 125, 126.

³² Cité par Gautier, *op. cit.*, p. 47.

les Pauliciens, sous le règne de (l'empereur) Léon III»,³³ dit l'Isaurien (717—741).

k. La circoncision

Bien que non prescrite par le Coran, la circoncision (p. 130), pratiquée par les Musulmans et les Juifs, était en usage chez les Arabes préislamiques et les Sémites anciens (Cananéens, Phéniciens, Araméens, Israélites, etc.), ainsi que chez les anciens Egyptiens et Africains (I, p. 199).

³³ Massé *op. cit.*, p. 139.

III. Islamisme, Christianisme et Judaïsme

1. Ressemblances et différences

L'ignorance, les préjugés et une attitude plus ou moins partielle, ont porté de nombreux historiens chrétiens et occidentaux à sous-estimer la religion islamique et son fondateur. La cause de cette attitude doit être principalement cherchée dans l'incompréhension d'une religion, qui, tout en s'inspirant des conceptions chrétiennes, s'en écarte parfois jusqu'au point de paraître incompréhensible. Des religions totalement étrangères choquent moins qu'une religion sœur.

«C'est entre parents qu'on se comprend le moins. Un chrétien trouve dans l'Islâm beaucoup de choses qui lui rappellent sa propre religion, mais sous une forme étrangement défigurée. Il trouve des articles de foi et des idées fort voisines des siennes, mais détournées vers des routes étrangères . . . Il nous a été beaucoup plus facile de comprendre des conceptions religieuses tout à fait nouvelles et étrangères, comme par exemple celles de l'Inde ou de la Chine.»³⁴

La même attitude peut s'observer, vis-à-vis du Christianisme, chez les adeptes de l'Islâm. Imprégné de la conception monothéiste la plus absolue et de celle de la toute-puissance de Dieu, le Musulman comprend difficilement le dogme de la Trinité et ceux de l'Incarnation et de la Rédemption ou la mort de Dieu sur la croix.

Nés successivement dans trois régions voisines — Négéb, Judée, Hidjâz —, le Judaïsme, le Christianisme et l'Islamisme, trois créations du génie sémitique, procèdent l'un de l'autre, ou, plus exactement, la religion de Jésus et celle de Mahomet procèdent du Judaïsme; mais elles n'ont entre elles que des affinités dues à leur origine commune et quelques points de ressemblance.

De nombreux dogmes chrétiens sont connus et admis par l'Islâm. Mahomet affirme la mission divine de Jésus (*Isa*) et le caractère inspiré de l'Evangile. Il admet la pureté de la Vierge Marie et l'Immaculée Conception; il reconnaît que Jésus est le Verbe et l'Esprit de Dieu. La croyance aux anges et aux démons, à la vie future et éternelle, à la résurrection des morts, au jugement dernier, à l'existence du paradis et de l'enfer, est commune, on l'a vu, aux deux religions révélées.

En outre, le Dieu unique de Mahomet qui, par son monothéisme absolu, s'identifie à celui du Judaïsme, présente cependant, par son caractère

³⁴ Andrae, *op. cit.*, p. 9.

universel, une grande analogie avec le Dieu de Jésus. Allâh, comme le Dieu chrétien, est, en effet, le Dieu de tous les hommes, sans distinction de races, ni de couleurs; par contre, Yahveh, Dieu d'Israël, exclusif et jaloux, sépare son peuple des autres nations et en fait une race élue. Enfin, l'Islamisme se rapproche beaucoup du Christianisme, «quand il proclame que Jésus est le Verbe et l'Esprit de Dieu, descendu dans le sein de la Vierge Marie».

Mais l'Islamisme s'écarte du Christianisme en refusant d'accepter la divinité du Christ et les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Pour Mahomet, Jésus n'est point mort sur la croix, mais il a été enlevé au ciel par Dieu; c'est son sosie qui a été crucifié. L'Islâm rejette aussi le culte de Marie, la vénération des saints, le sacerdoce et l'organisation ecclésiastique.

Une autre différence qui distingue le Christianisme de l'Islamisme réside dans le caractère différent que chacune de ces deux religions attache à son fondateur et au Livre qu'il a révélé. Tandis que Mahomet, comme il le déclare lui-même, est, pour les Musulmans, un simple mortel choisi par la volonté divine pour transmettre à l'humanité le Coran, qui est le Verbe d'Allâh, Jésus-Christ, que l'Islamisme reconnaît comme l'un des grands prophètes, est, pour les Chrétiens, l'incarnation même du Verbe de Dieu.

On pourrait dire, sans exagération, que, sur un plan supérieur, les différences qui séparent entre elles les trois religions révélées sont comparables à celles qui distinguent les grandes sectes ou hérésies d'une même religion. «Considéré sur l'écran de l'Inde, le monde de l'Islam ne semble guère plus différent du monde chrétien que l'esprit de l'Eglise orthodoxe grecque diffère de l'Eglise catholique. Juifs, chrétiens et musulmans sont frères. De même que ces trois religions remontent historiquement au mosaïsme, c'est le même esprit qui, finalement, les anime . . . C'est ainsi que le monde de l'Islâm, considéré sur le sol hindou, rappelle à l'Occidental sa patrie.»³⁵

En réalité, ce qui sépare les Chrétiens des Musulmans, ce sont moins les dogmes ou les questions théologiques, que les cultes, qui sont la pratique quotidienne de la religion. En effet, si la prière, le jeûne, le pèlerinage sont recommandés par le Christianisme et l'Islamisme, par contre, ces cultes et ces rites, différemment pratiqués, façonnent différemment la vie et les habitudes des adeptes des deux religions.

Mais les pratiques cultuelles prescrites par l'Islâm sont imputables au caractère oriental, produit combiné du milieu géographique et de la race. Leurs racines, on l'a vu, plongent dans le fonds du vieux passé oriental, où Chrétiens orientaux, Musulmans et Juifs ont largement puisé.

³⁵ De Keyserling, *Journal de voyage d'un philosophe*, I, p. 247, 250.

2. *Orientation différente des trois religions révélées*

Parentes par leurs origines et voisines par leurs berceaux, les trois religions sémitiques révélées se sont différemment propagées, tant par les moyens que dans l'espace.

L'expansion militaire de l'Islamisme, qui diffère de l'expansion pacifique du Christianisme, est due au fait que l'Islâm, comme le Judaïsme, est à la fois une religion et un Etat. Mahomet, comme Moïse, eut d'abord à créer, en Arabie, un Etat et une nation inexistants avant lui. Par contre, Jésus, né dans une province romaine, à une époque où l'Empire d'Auguste, fortement organisé, est au faite de sa puissance, n'eut à s'occuper que de la réforme morale, spirituelle et sociale de la société de son temps. Tourné exclusivement vers le royaume de Dieu, il se désintéressa des royaumes terrestres.

D'autre part, si le Christianisme et l'Islamisme se sont trop éloignés l'un de l'autre, c'est que la religion chrétienne, dont les premiers apôtres se sont tournés vers Antioche, Alexandrie et Rome, s'est adjoint des croyances méditerranéennes, alors que l'Islâm a conservé intacts ses éléments formateurs, puisés dans le milieu continental de l'Orient, en dehors du domaine gréco-méditerranéen, c'est-à-dire dans la Bible, en Arabie, et en Mésopotamie perse.

«La religion juive paraît avoir été la principale source de la doctrine coranique... Le texte arabe du Prophète est pénétré de l'inspiration juive plutôt que de l'inspiration chrétienne.»³⁶ — «Il semble que l'Egypte pharaonique soit, sur certains points, plus étroitement apparentée avec la religion chrétienne. Après tout c'est à Alexandrie que l'Evangile, traduit en grec, a pris sa forme définitive.»³⁷

Il y a, en effet, une «analogie frappante entre la conception égyptienne de l'enfer et la tradition évangélique» (Chabas). C'est en Egypte qu'ont été conçues les premières notions de l'immortalité de l'âme, du jugement dernier, du paradis et de l'enfer, la croyance à la révolte de l'humanité contre Dieu, la connaissance de l'arbre de vie et de science, du serpent séducteur, du fruit défendu, et de la femme (Isis) «qui cherche avec l'aide du serpent à obtenir la divination en s'emparant de la science suprême». C'est en Egypte que l'humanité, ambitieuse de connaissances, s'est attiré la colère divine et traîna, depuis lors, «le poids d'un péché originel» que les hommes doivent expier sur terre. Parmi les moyens

³⁶ Montet, *Le Coran*, p. 29.

³⁷ Gautier, *op. cit.*, p. 119.

préconisés pour cette expiation, la circoncision et le baptême dans «l'eau sainte du Nil» semblent recommandés.³⁸

C'est en Egypte enfin que fut conçue la première idée du dieu-un en trois personnes. «Un papyrus, daté de Ramsès II (1298—1232 av. J.-C.), expose les fondements d'une théocratie. Trois dieux, Râ, Phtah, Amon, patrons de trois capitales successives, Héliopolis, Memphis, Thèbes, constituent le gouvernement de l'Univers, présidé par Amon: Râ en est la tête qui pense, Phtah, le corps qui exécute, mais c'est de la bouche d'Amon que sort le verbe suprême 'qui fait mourir ou qui fait vivre'. Aussi 'vie et mort, pour tous, viennent de Phtah, Amon et Râ, trois-un', c'est-à-dire: un être en trois personnes.»³⁹

A cette trinité ou triade égyptienne correspondait la Triade phénicienne, composée du dieu Baal, de la déesse mère Astarté et du dieu fils Eshmûn. En outre, la passion et la résurrection de l'Osiris égyptien a, on l'a vu, une affinité évidente avec celles de l'Adonis phénicien (I, p. 188—190 et 368).

«Dans les mystères d'Isis, d'après Moret, on trouve aussi, figurée sur les parois, «Isis-mère, et sur ses genoux l'Enfant-Horus qui pose un doigt sur sa bouche, attitude qui se conservera pour représenter la Madone et l'enfant Jésus»... A une époque tout à fait tardive, où la vie se retirait déjà des vieux temples égyptiens, au début de l'ère chrétienne, M. Moret décrit le culte isiaque, ... «avec son clergé vêtu de blanc, tonsuré, aux mœurs ascétiques, ses assemblées de fidèles, ses cénobites et ses recluses; avec ses cérémonies de baptême, de la scène et ses prédications; avec ses rites qui sauvent l'humanité par l'immolation d'un Dieu; ses offices quotidiens, ses contemplations, son amour de justice et de vérité... C'est par les mystères d'Isis que les antiques spéculations d'Egypte se sont propagées dans le monde romain.»⁴⁰

Ainsi, tandis que la théocratie continentale des Hébreux et des Arabes est celle d'un Dieu unique, exclusif, sévère et jaloux, planant isolément au-dessus de l'univers, celle de l'Egypte méditerranéenne, qui marquera de son empreinte, grâce à l'influence de l'Eglise gréco-alexandrine, le christianisme oriental et la monarchie byzantine, s'accommodera d'un Dieu unique en trois personnes, d'une religion comportant des mystères, d'une organisation cléricale et d'une autorité temporelle exercée par les ministres de Dieu.

Cette évolution et cette orientation différentes des trois religions sœurs sont donc dues aux milieux géographiques où elles se sont, dès l'origine, élaborées et établies. Né dans un milieu méditerranéen et sous l'égide d'un

³⁸ Moret, Chabas, Lefébure, cités par Gautier, *op cit.*, p. 116—120.

³⁹ Moret, *Histoire de l'Orient*, II, p. 567.

⁴⁰ Gautier, *op. cit.*, p. 120, 122.

Empire et d'une civilisation démocratiques et maritimes, le Christianisme négligea le domaine politique, pour ne s'intéresser qu'aux masses populaires et à l'amélioration de leur vie spirituelle et sociale.

Par contre, le Judaïsme, surgi dans les déserts syro-mésopotamien (avec Abraham) et sud-palestinien (avec Moïse), puis transformé par l'exil des Juifs en Babylonie, où furent arrêtés les principaux textes de la Bible, restera une religion continentale, celle d'un peuple belliqueux, qui cherche, dès l'origine, à constituer une nation élue et un Etat politique, et théocratique.

Elaboré dans un milieu et dans des conditions analogues, l'Islamisme, religion continentale qui se propose de former une nation élue et un Etat théocratique, sera plus apparenté au Judaïsme qu'au Christianisme et puisera ses éléments dans le vieux fonds continental de l'Orient: en Arabie, en Mésopotamie et en Perse. Rejetant du Christianisme tous les éléments méditerranéens ou phéniciens, tels que la Trinité, le sacerdoce, il sera, comme le Judaïsme de Moïse né dans le Désert, l'armature d'une nation et d'un Etat continental, théocratique et absolu. C'est pourquoi, l'originalité véritable de l'Islamisme, vis-à-vis du Christianisme, réside dans le dogme absolu de l'Unité de Dieu.

C'est Jérusalem qui devient la seconde Cité sainte de l'Islâm, et c'est à Jérusalem, sur l'ancien emplacement du Temple de Salomon, que fut édifiée la mosquée d'Umar, la mosquée sacrée par excellence après celle de la Kaaba à La Mecque. Et c'est au mazdéisme iranien, et non pas à l'Egypte, que s'apparentent la conception islamique du jugement des âmes après la mort et la notion des anges et des démons.

Nous avons vu que «la prédominance de l'esprit sédentaire en Egypte aurait eu pour conséquence l'essor de l'intellectualité. En tout cas elle n'a pas eu pour conséquence l'essor de l'esprit militaire et impérialiste... Aujourd'hui encore, dans le monde musulman, l'Egypte a bien la préention justifiée d'être le cerveau de l'Islâm, mais non pas assurément son sabre.

La Chaldée (Mésopotamie) a été exactement ce que l'Egypte n'était pas... C'est la Chaldée, et non pas l'Egypte, qui a été l'empire militaire. C'est elle qui a édifié par la force le grand empire oriental unique (assyrien), dont l'Egypte elle-même a fini par n'être qu'une province... Il faut arriver jusqu'au VI^e siècle et jusqu'aux Perses (540-330 av. J.-C.), pour trouver l'Orient tout entier unifié sous la domination (iranienne) du roi des rois.»⁴¹

Ces considérations nous expliqueraient pourquoi l'Islamisme primitif s'est propagé dans le Proche-Orient continental (Syrie-Est, Egypte-Sud,

⁴¹ Gautier, *op. cit.*, p. 128, 129, 130.

Mésopotamie, Perse), plus facilement et plus particulièrement que dans le Proche-Orient méditerranéen (littoral syrien, libanais, palestinien, égyptien et côtes d'Asie Mineure), où le Christianisme conservera, pendant très longtemps et sous la domination islamique, de nombreuses et solides positions.

IV. La civilisation arabo-islamique, continuatrice de celle du vieil Orient

Comme le dogme, le culte et le rituel islamiques, la civilisation de l'Orient arabo-musulman s'enracine, elle aussi, dans le fonds du vieux passé oriental. Cette civilisation n'est, en effet, qu'une forme renouvelée ou rénovée des civilisations anciennes du Proche-Orient, c'est-à-dire des pays de Chaldée, de Perse, de Syrie, de Phénicie, d'Egypte, éclipsées jusqu'alors par l'hellénisme occidental.

« Dernier rameau des civilisations orientale et grecque, l'Islam a hérité de tout ce qu'elles ont bâti. De même que sa religion procède du Judaïsme et du Christianisme, son art est une synthèse de styles byzantin et persan . . . Et il en est de la science, de la philosophie et du droit de l'Islam, comme de sa religion et de son art. Il les reprend à l'antiquité gréco-romaine et les transpose dans la langue arabe. »⁴²

1. *La théocratie islamique, vieille conception orientale*

La société théocratique est celle « où l'autorité, regardée comme émanant de Dieu, est exercée par ses ministres ». A la différence du Christianisme, dont les doctrines sont exclusivement religieuses, l'Islâm, qui est à la fois religion et Etat, est une véritable théocratie, où les pouvoirs temporel et spirituel sont étroitement liés, et où la vie privée est réglementée au même titre que la vie publique. Mais cette théocratie islamique n'est, en fait, que la continuation de celle des vieilles sociétés orientales, et particulièrement celles de Chaldée et de Perse.

a. *La théocratie orientale avant l'Islâm*

Nous avons vu que, dans l'Orient ancien, où le politique et le religieux se sont toujours confondus, l'Etat théocratique était le seul pouvoir concevable. L'Etat pharaonique, les Etats babylonien, assyrien, chaldéen, perse, l'Etat sacerdotal des Juifs, sont des sociétés hétérogènes groupées autour d'un chef politique ou monarque qui est, en même temps, dieu ou vicaire des dieux. C'est pour l'avoir ainsi compris qu'Alexandre le Grand,

⁴² J. Pirenne, *Les grands courants de l'Histoire universelle*, II, p. 20.

dès son entrée en Egypte, se fit reconnaître comme le fils du dieu égyptien Amon. Et c'est pour avoir ignoré cette tendance de l'esprit oriental, que, pendant mille ans, Grecs, Romains et Byzantins, restèrent des étrangers en Orient, et que leur culture, demeurée superficielle, s'effaça promptement devant la première réaction victorieuse de l'orientalisme théocratique de l'Islâm. L'Etat gréco-romain ou byzantin et chrétien est un Etat où le souverain n'est, en principe, que le protecteur de l'Eglise, dont le chef ou patriarche est le vicaire officiel du Christ.

Avant l'Islâm, le Christianisme oriental a eu, lui aussi, sa tendance théocratique, en dépit de la recommandation de l'Evangile de «rendre à César ce qui appartient à César». Nous avons vu, à ce sujet, la prétention et la doctrine césaropapiste des souverains de Byzance et la lutte qu'elles provoquèrent entre les empereurs et la Papauté romaine (III, p. 254, 327).

Si le Christianisme théocratique, qui a relativement réussi dans l'Empire gréco-romain d'Orient, a complètement échoué dans le monde occidental, c'est parce que, «transporté loin de son pays d'origine, (il) a trouvé en Occident d'autres instincts profonds préexistants, un acquis indélébile, avec quoi il a dû composer». ⁴³ C'est l'Occident qui a modifié la conception et les tendances théocratiques du Christianisme gréco-oriental, en gardant, «en face des clercs, . . . la société laïque, avec tous ses organes, politiques et administratifs, distincts de l'organisation ecclésiastique; avec ses droits coutumier et romain, en face du droit canon». ⁴⁴ Ce sont ces caractères, typiquement occidentaux, qui firent du Christianisme une religion étrangère dans son pays d'origine, qui ne pouvait plus s'y reconnaître. «Il semble difficile de nier qu'un sentiment de ce genre ait dû nécessairement sommeiller au fond des âmes (orientales). Et il conduisit évidemment à l'Islâm.» ⁴⁵

Après l'expansion victorieuse de l'Islâm et la disparition de la domination gréco-romaine, la conception orientale du pouvoir politique rejaillit plus vigoureuse, comme d'une source trop longtemps contenue. L'Empire arabo-musulman, qui succéda à l'Empire gréco-byzantin, «était une théocratie proprement orientale à laquelle tout l'Orient s'est rallié avidement, avec un élan tel que les conquies, en un siècle, ont submergés les vainqueurs: ils ont été plus musulmans et plus arabes qu'eux.» ⁴⁶

En adoptant des institutions politiques respectivement différentes, l'Orient musulman et l'Occident chrétien n'ont donc fait que perpétuer, en les renouvelant, les institutions des sociétés qui les avaient respectivement précédés dans le temps et l'espace. Dans ce domaine encore, les différen-

⁴³ Gautier, *op. cit.*, p. 20, 21.

⁴⁴ Gautier, *op. cit.*, p. 20.

⁴⁵ Gautier, *op. cit.*, p. 196.

⁴⁶ Gautier, *op. cit.*, p. 229.

ces qui les distinguent sont le produit combiné du milieu géographique et de la race. La religion, comme la civilisation, est un effet et non une cause.

L'Oriental ancien, qui est un être sentimental et plus ou moins mystique, préfère la foi et la loi religieuse à la loi humaine d'essence rationnelle. Dans l'ensemble, il obéit plus volontiers à un pouvoir de caractère sacré, dans le cadre d'un Etat théocratique et patriarcal, d'une cité de Dieu, où le chef suprême est un représentant du Ciel.

« Transposée du plan religieux sur le plan politique, la primauté du sentiment crée des sujets plutôt que des citoyens, et des régimes plus tyranniques que libéraux. Le sentiment est ennemi de la loi: l'homme qui le suit n'est pas incapable de discipline, bien au contraire, mais il faut que cette discipline lui soit dictée par son cœur, il faut que la vénération que lui inspire l'autorité soit de nature mystique. La loi, au contraire, est d'essence rationnelle... »⁴⁷

b. La théocratie islamique, idée d'Arabes sédentaires

La notion théocratique de l'Islâm est une idée d'Arabes sédentaires, chez lesquels le sentiment de la communauté religieuse prédomine sur celui de la parenté ethnique, que leurs congénères nomades mettent au premier plan. Mahomet et ses compagnons sont, en effet, des citadins de La Mecque et de Médine; et c'est dans les milieux sédentaires de l'Arabie et de l'Orient que l'Islâm, avec ses dogmes, ses rites et ses conceptions politiques et sociales, trouvera sa véritable ambiance.

Anarchiques et individualistes, du fait des conditions de leur vie errante, les nomades, chez lesquels les liens du sang l'emportent sur ceux de la communauté religieuse, sont moins portés que les sédentaires à l'organisation théocratique. D'où il suit que, chez les Sémites nomades ou fraîchement sédentarisés, le sentiment religieux est plutôt ethnico-tribal, tandis qu'en Egypte et en Perse, il revêt un caractère plus ou moins national.

Cette distinction fait que l'Egypte a toujours, au cours de sa longue histoire, changé en bloc de religion, tandis que, dans le monde sémitique, le particularisme tribal ou ethnico-géographique s'est constamment reflété dans la diversité des confessions et des sectes religieuses. Ce sont les Arabes nomades ou mi-sédentaires qui, grâce à leurs rivalités tribales, contribueront le plus à renverser l'édifice politique de l'Islâm. Aujourd'hui encore, la Péninsule arabique abrite de nombreux groupements géographiques autonomes, ayant respectivement leurs sectes religieuses distinctes, dont chacune forme une véritable religion d'Etat (I, p. 140).

⁴⁷ G. Welter, *Histoire de Russie*, p. 18.

c. *Le monothéisme théocratique des Sémites anciens*

Il est une différence, apparemment insignifiante, qui a distingué, dès les origines, la théocratie égyptienne et la théocratie sémito-mésopotamienne. Nous avons vu que si le pharaon est dieu ou fils de dieu, par contre le souverain sémite de l'Euphrate est simplement vicaire ou représentant de dieu (I, p. 232—233, 304—305).

Cette différence, qui semble anodine, exprime bien le caractère différent des deux monarchies anciennes, l'une, celle du Nil, religieuse et méditerranéenne, et l'autre, celle de l'Euphrate, militaire et continentale. Le roi-dieu, en Egypte, est bien un être sacré; mais c'est un dieu parmi d'autres divinités plus importantes, et, par suite, sa puissance intrinsèque est nécessairement limitée. En Mésopotamie, le roi, vicaire d'un dieu invisible, participe à l'autorité illimitée de celui-ci.

C'est qu'à la tendance sentimentale et mystique, qui caractérise l'ensemble des Orientaux, et au caractère individualiste et anarchique hérité du nomadisme ancestral, le Sémite sédentaire ajoute aussi, on l'a vu, un esprit politique, hérité de son ancienne organisation tribale et militaire, qui le pousse au commandement, à la domination, comme aux rivalités de clan (I, p. 133—136).

C'est pour mieux grouper en un tout homogène les diverses tribus indépendantes et pour mieux dominer les sédentaires voisins, que le Sémite, nomade ou issu de nomades, aurait créé le monothéisme théocratique. Hammurabi, Moïse, Mahomet, en faisant de Marduk, de Yahveh, d'Allâh, le Dieu respectif de leur nation et de leur Etat, et en se proclamant chacun le vicaire de son Dieu, ont certainement eu pour but, outre une réforme religieuse et sociale, une consolidation du pouvoir politique. C'est pourquoi, ces Dieux suprêmes ou uniques se distinguent par un caractère exclusif et jaloux (I, p. 137—140).

Lorsque, sous l'influence de sa femme sémitique et de sa mère asiatique, le pharaon Aménophis IV (1370—1352) voulut, à l'exemple de Hammurabi (vers 2000), lier plus solidement à l'Egypte les peuples de son empire asiatique, il abandonna Amon, son dieu dynastique, et proclama Aton, dieu-soleil et roi de la nature, comme dieu suprême. Aménophis, qui prit le nom d'Ikhounaton, «devint le 'prophète', au sens étymologique, d'Aton».⁴⁸ Après sa transformation en vicaire du dieu-soleil Aton, Pharaon, dont l'autorité était jusque-là tolérante en matière religieuse, institue «le culte d'un dieu *jaloux*, qui persécute ou supprime certains dieux qui lui portent ombrage . . . N'oublions pas qu'en politique monothéisme signifie impérialisme.»⁴⁹ (II, p. 48—52).

⁴⁸ Moret, *Histoire de l'Orient*, II, p. 526, 531.

⁴⁹ Moret, *Histoire de l'Orient*, II, p. 527, 530.

Mais cette réforme politico-religieuse, entreprise sous l'influence probable des idées sémitiques et asiatiques de la femme et de la mère de Pharaon, était encore prématurée en Egypte. Aussi, dès la mort d'Aménophis, Amon et son culte furent-ils restaurés et la suprématie d'Aton supprimée (II, p. 64). Toutefois cette idée monothéiste, comme une semence exotique, germait, de nouveau, sous une forme plus adaptée à la mentalité et au conservatisme égyptiens. Au Dieu unique ou suprême, qui plane isolément et sans cortège chez les Sémites, répond, en Egypte, un système trinitaire, une « triade divine », servie par un clergé organisé et hiérarchisé. Dès 1300, on l'a vu, « trois dieux: Râ, Phtah, Amon, patrons de trois capitales successives, Héliopolis, Memphis, Thèbes, . . . (formaient déjà) 'trois-un', c'est-à-dire: un « être en trois personnes »⁵⁰ (p. 160).

2. Caractéristiques de la théocratie islamique

a. Autorité puissante et juste

Nous avons vu, pendant la période gréco-romaine de l'Orient, le romanisme, « maître de la guerre et du gouvernement », se superposer à l'hellénisme, « maître de la science et des arts ». Sous les Arabes de l'Islâm, l'*orientalisme*, sécrétion de l'âme orientale, proclamera, au nom d'Allâh, le règne du droit et de la justice sur la terre.

Dans ce domaine, l'affirmation islamique qui traduit le mieux les aspirations collectives et les tendances ataviques de l'humanité orientale, est celle par laquelle Mahomet se présente comme l'Envoyé d'un Dieu *puissant, juste et sévère*, qui jugera impitoyablement les hommes, punira les mauvais et récompensera les bons. Représentant d'Allâh, qui est essentiellement un Dieu-Juge, le chef humain doit refléter ces qualités divines. Cette conception islamique du pouvoir politique, qui se résume dans une autorité patriarcale ferme, juste et investie d'un caractère sacré, est l'idéal millénaire des masses orientales.

Dans l'Islâm, la morale est, en effet, dominée par le sentiment de la justice et l'esprit de la Loi divine. « La notion du bien est uniquement celle de l'obéissance aux ordres de Dieu et à l'observation de la Loi . . . Le Coran est la vérité, la justice (*al-haqq*), et Dieu est juste (*'adil*). Donc agir selon la justice, c'est se conformer aux règles édictées sur toutes choses par le livre de Dieu. »⁵¹

Par contre, commettre l'injustice, c'est enfreindre les ordres du Dieu-Juge et mériter ses châtiments sévères et redoutables. Toute la psychologie orientale est dans cette philosophie du comportement humain. « La crainte

⁵⁰ Moret, *Histoire, de l'Orient*, II, p. 567.

⁵¹ Gaudetroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 115, 116.

de Dieu est la suprême sagesse», dit un vieux et célèbre dicton oriental. Pour les Grecs anciens, la sagesse suprême, c'est le «Connais-toi toi-même» de Socrate.

Toute la littérature antique des vieux peuples de l'Orient ne vénère, parmi les souverains, que les chefs ou rois justes, qui sont souvent élevés au rang des dieux. C'est ce besoin collectif de justice et de sécurité individuelle et sociale qui fut, en grande partie, la cause du grand succès de l'Islâm chez les masses déshéritées et exploitées, en Asie et en Afrique.

Cet amour de la justice, ce culte d'un chef juste et puissant, qui a toujours animé les populations antiques de l'Orient, anime encore les masses actuelles de cette contrée. Même chez les élites orientales de nos jours, superficiellement transformées par des idées rationalistes ou des conceptions démocratiques qui ont pénétré leur cerveau sans modifier leur âme, ce besoin instinctif d'un chef puissant et juste est encore fortement incrusté dans leur subconscient, enraciné par des instincts ataviques et millénaires, auprès desquels les conceptions démocratiques contemporaines, acquises depuis quelques décades, datent relativement d'hier. En proclamant le besoin, pour l'Orient, d'un chef «autoritaire et juste», un grand penseur de l'Islâm moderne, Jamal Eddine Al Afghâni, exprimait une vérité éternelle et profonde.

b. Attente de chefs messianiques

Ce besoin collectif de l'âme orientale, qui aspire toujours à un règne de justice, de sécurité et de réformes sociales, est à la base de cette croyance populaire qui, pendant des millénaires, a porté les peuples orientaux à vivre dans l'attente d'un Justicier céleste, d'un *Mahdi* (bien guidé), qui viendrait remettre de l'ordre dans les affaires terrestres. Depuis trois mille ans environ, les Juifs attendent le Messie annoncé par les prophètes bibliques.

Cette idée messianique du *Mahdi*, qui apparaîtra à toutes les époques de l'histoire de l'Islâm, sera accaparée par de nombreuses sectes islamiques dont la plus importante est celle des Chiïtes. Elle sera à l'origine de nombreuses fortunes politiques, dont la plus brillante, on le verra, est celle des califes fâtimides d'Egypte.

c. Théocratie laïque et démocratique

A la différence de la théocratie pharaonique, et surtout de la théocratie byzantine où l'Eglise, avec sa hiérarchie cléricale et ses conciles d'évêques, n'est, en principe, que sous la protection du souverain, la théocratie islamique ne reconnaît ni clergé, ni organisme cléricale qui dirige les questions religieuses. La vie civile et la vie religieuse étant confondues, chaque Mu-

sulman fait fonction de prêtre, et le calife, successeur de l'Envoyé de Dieu, est, comme le seigneur de la tribu, le chef suprême de la religion, en même temps que le chef civil, politique et militaire de la Communauté. Entre Dieu et l'homme, comme entre celui-ci et le chef de la tribu, il n'y a, dans l'Islâm, aucun être, ni aucune classe intermédiaires. Cette démocratie religieuse, calquée sur l'organisation militaire de la tribu bédouine, reflète l'esprit foncièrement individualiste des Arabes d'Arabie.

Le Musulman se «sent, en tout temps, dans l'absolue puissance de son maître divin, et cela dans sa puissance personnelle et non dans celle de ses ministres et serviteurs; il est, en tout temps, seul face à face avec lui. Or, c'est cela qui détermine le caractère démocratique de l'Islâm: dans toutes les monarchies absolues, l'esprit d'égalité règne jusqu'aux marches du trône.»⁵²

d. Les Croyants, soldats d'Allâh

Dans sa lutte contre les Gréco-Romains, demeurés menaçants derrière le Taurus, l'Islâm a mobilisé toutes les énergies latentes du monde oriental dans un ensemble d'actes culturels et rituels qui tenaient lieu, chez les populations sédentaires, pacifiques et peu guerrières, d'exercices de discipline militaire. Théocratie laïque et démocratique, la communauté islamique est aussi une formation quasi militaire au service d'Allâh, Seigneur des armées. Par contre, le Bédouin qui, par son organisation tribale, n'avait guère besoin de pratiques culturelles pour développer en lui les vertus du soldat, était un médiocre croyant et un tiède pratiquant (I, p. 134-135).

«Allah, bien plus que Jéhovah, bien plus que le Dieu des chrétiens, mérite le nom de Seigneur des armées; il est autocrate, au sens d'un général, non pas d'un tyran . . . La religion musulmane signifie, plus qu'aucune autre au monde, une discipline strictement militaire . . . L'homme doit obéir comme un soldat . . . Le ritualisme de cette religion a un autre sens que celui de l'hindouisme et du catholicisme; il s'agit d'objectivations de la discipline . . . Le soldat n'a qu'à exécuter les ordres; tout le reste est l'affaire d'Allâh.»⁵³

3. La civilisation arabo-islamique, œuvre des Orientaux convertis

Ce sont les vieux Orientaux, dont le sang a été rajeuni par la greffe arabe, qui ont créé, on le verra, la civilisation arabo-islamique. A cette civilisation orientale renouvelée, les conquérants arabes n'ont, en effet, apporté que le cadre politique, qui, en assurant l'ordre et la prospérité dans l'Empire, permit à la civilisation arabo-orientale d'éclore et de briller.

Cette réalité est confirmée par le fait que cette civilisation dite arabe,

⁵² De Keyserling, *Journal de voyage d'un philosophe*, I, p. 237, 238.

⁵³ De Keyserling, *op. cit.*, I, p. 238-239.

« nous en trouvons des traces partout où se sont établis les musulmans, dans l'Inde comme en Espagne; mais c'est en Arabie que ces traces sont les plus rares et les moins profondes » (J. Preux). En outre, lorsque cette civilisation prit son essor, sous les premiers califes abbassides (après 750), la suprématie des Arabes d'Arabie avait presque disparu, après une durée d'un siècle environ (640—750), laissant la place à la domination arabo-iranienne des califes de Bagdâd. En 750, le mélange des autochtones orientaux et des Arabes d'Arabie avait eu le temps de produire une nouvelle génération de métis.

Après l'expansion de l'Islâm hors d'Arabie, la société islamique était formée de deux classes sociales distinctes, bien que musulmanes toutes les deux: les Arabes originaires d'Arabie, et les autochtones des pays conquis qui avaient embrassé la religion islamique. Ces derniers devaient faire partie d'une vieille tribu arabe, en général celle du calife, d'où leur nom de *mawâli* ou « partisans », sous lequel ils seront toujours désignés.

Bien qu'en théorie les *mawâli* aient les mêmes droits que les Arabes, en pratique ils étaient, au contraire, traités en race inférieure, écrasés d'impôts et méprisés par la classe arabe des conquérants. Ce fait témoigne assez éloquemment de l'esprit individualiste et peu prosélytique des Arabes d'Arabie.

Cependant, en dépit de la démarcation qui sépare les deux classes, le nombre des convertis ne tarda pas à surpasser celui des Arabes. Et ce sont ces *mawâli*, islamisés et arabisés, qui créeront la civilisation arabe des califes, et particulièrement la langue, la littérature et les sciences arabes, ainsi que le droit islamique. Ce sont eux aussi qui, après la mort du calife Ali (661), contribueront, en grande partie, à la création des doctrines alides, fatimides, chiites, qui tiennent dans l'Islâm une très grande place, et qui « sont cependant étrangères à la pensée arabe et à l'Islâm primitif ».

Nous avons vu la diversité des doctrines et des pratiques religieuses qui se partageaient les populations proche-orientales avant l'expansion de l'Islâm. En se convertissant à la nouvelle religion, ces dernières ont conservé la variété de leurs tendances, expression respective de leur particularisme ancestral ou de leur esprit régionaliste traditionnel.

« Le chiïsme classique attribue à la descendance d'Ali, en vertu d'une transmission mystique, la propriété exclusive de l'imâmât de la communauté musulmane; or c'est là une conception étrangère à la tradition musulmane... Il faut chercher le succès des doctrines chiites dans la survivance du fonds babylonien, où la dynastie sassanide avait maintenu les traditions de la royauté sacrée, quasi-divine, et qui faisait entrer dans la société musulmane la classe nouvelle des *mawâli*, tout d'abord composée presque exclusivement d'affranchis persans. »⁶⁴

⁶⁴ Gaudetroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 414, 415

Les Arabes conquérants ont apporté aux autochtones du Proche-Orient un ordre politique, générateur lui-même d'un ordre économique, ainsi que le Coran, et une unité de langue. En outre, le mélange de leur jeune race avec les vieilles races orientales a temporairement rajeuni le sang de ces dernières.

Jusqu'à la chute du Califat umayyade, soit pendant un peu plus d'un siècle (635—750), la civilisation arabo-islamique ne fera que s'élaborer sous la domination des Arabes d'Arabie; elle ne brillera de son grand éclat qu'à Bagdad, sous la domination arabo-iranienne du Califat abbasside, à partir de 750.

«Ce qu'il y a de particulier, c'est le décalage entre l'empire arabe et la civilisation sarrasine. Lorsqu'apparaît cette dernière, le premier est déjà en décomposition. Dans les civilisations qui nous sont familières, il y a au contraire coïncidence chronologique entre la puissance militaire et l'éclosion de la civilisation.»⁵⁵

Pendant ce premier siècle de l'hégémonie arabo-islamique, qui finit, en 750, avec la chute de la dynastie des califes umayyades de Damas, le pouvoir appartient aux Arabes pur sang. L'armée, exclusivement formée des Arabes de la Péninsule et groupée en tribus, étend les frontières de l'Empire de l'Inde jusqu'à l'Espagne.

«Jusqu'en 750, c'est la ruée des tribus arabes sur le monde . . . En 750, . . . l'élan des tribus est à bout de course. Dans ses *Prolégomènes*, qui sont une philosophie de l'histoire, le grand historien Ibn Khaldoun évalue à trois générations en moyenne, environ 120 ans, la durée d'un empire, étant bien entendu que l'évolution d'un empire, pour Ibn Khaldoun, c'est simplement l'évolution de la tribu qui l'a fondé. Il faut trois générations pour que les jouissances du pouvoir dissocient les vertus militaires de la tribu nomade créatrice d'empire. 120 ans environ, ç'a bien été en effet la durée exacte de l'empire arabe, celui des tribus arabes . . . Passé 750, l'Arabe pur sang ne compte plus . . . L'armée abbasside n'est plus du tout calquée sur l'organisation en tribus. C'est une armée de soudoyés, généralement recrutés parmi les éléments non-Arabes. L'Arabe d'Arabie n'est nulle part, ni dans l'armée, ni dans l'administration civile, ni sur le trône du Khalife . . .

A partir du moment où la prééminence échappe au nomade arabe, Damas devenait impossible comme capitale de l'empire. L'Abbasside établit la sienne à Bagdad, dans le coin de pays où s'étaient élevés jadis Ctésiphon, Séleucie, Babylone: dans cette Chaldée qui fut, avec l'Egypte, le foyer de la vieille civilisation orientale: dans cette région infiniment plus pénétrée que Damas ne fut jamais de vieilles influences préislamiques . . .

⁵⁵ Gautier, *op. cit.*, p. 234.

C'est alors, et alors seulement, qu'apparaît tout de suite, pour s'épanouir prodigieusement, la grande civilisation musulmane. Elle est abbasside exclusivement;... c'est à Bagdad qu'elle s'enracine... L'Abbasside et ses sujets sont des Arabes, par la religion et la langue. Seulement ce ne sont plus les Arabes de la conquête, les Arabes d'Arabie. Ce sont désormais les anciens clients (*mawālī*) arabisés, ... c'est-à-dire les vieux civilisés autochtones des vieux pays conquis...

'Le fait qui domine tous les autres, dit Kremer, est la formation d'une race arabe citadine... Damas, Bagdad, etc., hébergèrent une population nombreuse, issue du mélange des conquérants avec les indigènes... La domination passe des Arabes pur sang nomades aux métis sédentaires'. Après tout, le calife abbasside lui-même est un métis...

C'est le moment décisif et caractéristique, celui où, 'l'arabe étant devenu la langue littéraire générale, la nécessité s'imposa pour les indigènes, qui gardaient encore l'usage des langues littéraires antérieures, de traduire en arabe les trésors dont ils avaient le dépôt, les livres grecs, syriaques, perses' (Kremer). Cette éclosion énorme de traductions se produisit sous le calife Abbasside Mamoun (813—833), successeur d'Harūn-al-Rachid. C'est elle qui fut le point de départ de la civilisation musulmane... Kremer propose de laisser à cette civilisation le nom de Sarrasine (de Charqui = Oriental)... (Elle) a bien été en effet la civilisation Sarrasine, Levantine, dernier rejeton de tant d'autres civilisations orientales antérieures, qui avaient fleuri exactement au même point.»⁶⁶

Nous verrons plus loin que la langue et la littérature arabes, ainsi que la théologie et le droit islamiques, sont l'œuvre des Orientaux arabisés et islamisés, et particulièrement des Araméens de Syrie et d'Irak et des Perses d'Iran. Presque tous les grands noms de la civilisation arabo-islamique sont d'origine persane et syrienne, auxquels il faut ajouter quelques Juifs et Chrétiens. Et c'est à juste titre que von Kremer propose encore de désigner la civilisation dite arabe, islamique ou sarrasine, sous le nom de «civilisation de l'Orient sous les Califes».

Ainsi, la civilisation arabo-islamique est l'œuvre des vieux Orientaux arabisés et des métis issus du mélange des Arabes d'Arabie avec les autochtones des pays conquis. On doit reconnaître cependant que, sans les Arabes d'Arabie, qui apportèrent l'empire et assurèrent, sous les califes umayyades (661—750), la paix et la prospérité matérielle, la civilisation arabo-orientale ne serait peut-être pas née. C'est pendant le siècle des Umayyades que s'est opérée la fusion des Arabes et des autochtones, que la race orientale s'est rajeunie par le métissage, et que s'est élaborée la civilisation qui prendra son essor, à Bagdad, sous les Abbassides. Le siècle des Umayyades fut, en quelque sorte, une période d'incubation.

⁶⁶ Gautier, *op. cit.*, p. 223—231.